

ÉPREUVE DE LANGUE ET CULTURE ANCIENNE
TRADUCTION ET COMMENTAIRE D'UN TEXTE LATIN
ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

Nathalie Catellani, Lucie Claire, Thomas Guard, Anne Rolet

Coefficient : 3

Durée : 6 heures

Le jury a corrigé 289 copies. La moyenne de l'épreuve, légèrement en hausse par rapport à celle de la session précédente (9,71/20), est de 10,08/20, ce qui est très encourageant et montre que, même sur un texte exigeant, de nombreux candidats, qui s'étaient régulièrement et efficacement préparés, pouvaient produire une excellente copie. Ont ainsi été attribués un 19,5, deux 19, deux 18,5 et cinq 18 (voir l'histogramme donné en ligne à la rubrique « statistiques des épreuves »). Ces très bonnes copies ont réjoui le jury ; elles ne masquent pas toutefois la faiblesse de nombreuses compositions qui, à la maîtrise insuffisante de la langue latine, indispensable pour réussir l'épreuve de version, ajoutent le manque d'inspiration du commentaire. Il paraît nécessaire de redire que le choix de cette épreuve double mérite d'être bien pesé par le candidat et ne doit pas se faire par défaut lors de l'inscription : de solides connaissances en morphologie et en syntaxe sont indispensables pour la réussir, ainsi qu'une réelle maîtrise de la technique du commentaire et de la culture latine. Comme chaque année, des copies présentant une version tout à fait honorable et un commentaire inexistant ou proche de la paraphrase ont suscité l'étonnement du jury : dans ce cas, l'épreuve de version seule aurait sans doute été beaucoup plus profitable au candidat.

Avant d'entrer dans le détail de chaque partie du sujet, le jury rappelle que les remarques et les conseils qui suivent sont destinés à guider les futurs candidats dans leur préparation de l'épreuve. Il invite également ces derniers à se reporter aux recommandations données dans les rapports des années antérieures.

Version

Le texte proposé cette année se situait au début de la *Vie de Caligula* de Suétone (§3-5). Le passage à traduire, qui exigeait une analyse rigoureuse, ne présentait pas de difficultés insurmontables, et permettait aux latinistes solides de montrer leurs compétences.

Malheureusement, beaucoup de copies se sont avérées indigentes, en commettant de graves confusions (*Manibus* confondu avec *Mannus*, *-i*, et *manus*, *us* ; *minus* adverbial traduit comme *minor* ; *foris* pris pour l'ablatif de *foris*, *-is* ; *uirorum* curieusement rattaché à *uiridis*, *is*, *e*, etc.). Faut-il rappeler que la parfaite maîtrise des déclinaisons et des conjugaisons est la première étape indispensable pour réussir les épreuves de latin ? Beaucoup d'erreurs grossières, lourdement pénalisées, auraient ainsi pu être évitées.

Vu l'ampleur des contresens, nous proposons d'éclairer le texte pas à pas.

Omnes Germanico corporis animique uirtutes, et quantas nemini cuiquam, contigisse satis constat :

L'impersonnel *constat*, précisé par l'adverbe *satis*, « c'est un fait bien établi que », introduisait une proposition subordonnée infinitive dont le sujet était *omnes uirtutes*, complété par *corporis animique* au génitif, tandis que son verbe, *contigisse*, à l'infinitif parfait, marquait l'antériorité. Le datif *Germanico* s'expliquait par la construction de *contigisse*, « échoir à quelqu'un ». Nous avons accepté les traductions qui ont fait de Germanicus un sujet : « Germanicus eut en partage/ fut doté de toutes les qualités... ». *Virtutes* désignait en effet ici plutôt les « qualités » que les « vertus », et il était possible de rendre les deux substantifs *corporis animique* par des adjectifs qualificatifs : « les qualités physiques et intellectuelles ». Rappelons que le participe passé du verbe « échoir » est « échu » (qui se construit aux temps composés plutôt avec l'auxiliaire « être »), et le passé simple « échurent ».

La difficulté résidait ici dans l'hyperbate entre virgules, *et quantas nemini cuiquam*, qui renchérisait sur l'expression *omnes uirtutes*. Alors qu'*omnes* mettait en valeur une totalité numérique, le subordonnant *quantas*, corrélé à l'adjectif *tantas* sous-entendu, insistait sur le degré inégalé des qualités que montre Germanicus, renforçant encore l'idée d'une singularité exceptionnelle du personnage. Ce subordonnant introduisait une proposition comparative elliptique, qui reprenait implicitement l'expression *satis constat contigisse*, ce qui expliquait l'accusatif : « et comme <il est bien établi qu'elles n'échurent> à personne d'autre à ce degré », d'où « et à un degré que personne d'autre n'égala ». Au vu de la difficulté du passage, nous avons accepté les traductions qui, même lourdes ou éloignées du texte, ont tenté d'en rendre le sens.

formam et fortitudinem egregiam,

Ce groupe ouvrait l'énumération d'une liste de qualités qui développait les *omnes uirtutes* de la première phrase. Grammaticalement, il s'agissait d'une apposition, d'où l'accusatif. Il était par conséquent inutile de rajouter des expressions telles que « il possédait », « il montrait », etc. Comme souvent en latin, *egregiam*, bien qu'au singulier, était en facteur commun et portait sur les deux substantifs. *Forma* n'était ni la forme ni la silhouette, mais la beauté. *Fortitudo* ne désignait pas la force physique mais la bravoure, le courage.

ingenium in utroque eloquentiae doctrinaeque genere praecellens,

La difficulté tenait ici au sens de *utroque*, qu'il fallait rapprocher de *genere*, complété à son tour par le génitif enclavé *eloquentiae doctrinaeque*, « dans les deux domaines de l'éloquence et de la connaissance ». Le *utroque genere* désignait en fait le *genus Graecum* et le *genus Latinum*, mais le jury a été indulgent sur ce point. *Praecellens* devait, quant à lui, être associé à *ingenium*. La traduction de *in utroque* par « à la fois » a été sanctionnée. Les traductions qui ont vu dans *genere* un complément de *praecellens*, en associant ce dernier terme à Germanicus, « excellent par sa naissance », « se distinguant par sa famille », faisaient contresens, tout comme celles qui ont interprété *genere* comme un verbe à l'infinitif.

beniuolentiam singularem conciliandaeque hominum gratiae ac promerendi amoris mirum et efficax studium.

Ce passage, plus délicat, a clairement distingué les latinistes aguerris de ceux qui, moins assurés, ont encore du mal à reconnaître l'adjectif verbal remplaçant le gérondif. La première étape était de bien repérer le fonctionnement de la coordination et de nombreuses erreurs ont été commises sur ce point :

- l'enclitique *-que* (*conciliandaeque*) associait les deux syntagmes *beniuolentiam singularem* d'un côté, et *mirum et efficax studium* de l'autre, complété par *conciliandae hominum gratiae ac promerendi amoris*, qui ne se rapportait donc en aucun cas à *beniuolentiam*, comme nous l'avons trouvé régulièrement dans les copies
- le *et* unissait les deux adjectifs *mirum* et *efficax*, épithètes de *studium*, « le désir admirable et prompt à se réaliser »
- la conjonction de coordination *ac* reliait les deux syntagmes *conciliandae hominum gratiae* et *promerendi amoris*, qui venaient compléter *studium*, comme l'indique leur cas, c'est-à-dire le génitif : « le désir [...] de se concilier la reconnaissance de ses hommes et de mériter leur affection ». Il fallait se souvenir que, lorsque la substitution de l'adjectif verbal au gérondif a

lieu, l'adjectif verbal perd ses caractéristiques, c'est-à-dire le sens passif et la notion d'obligation. Le complément d'objet direct du gérondif, normalement à l'accusatif, passe au cas du gérondif, ici le génitif. Notons que le génitif enclavé *hominum* complétait *gratiae*. Il a été souvent confondu avec *hominem*.

Formae minus congruebat gracilitas crurum,

Le sujet du verbe *congruebat*, complété par l'adverbe au comparatif d'infériorité *minus*, était *gracilitas crurum*. *Formae* était au datif, voulu par la construction de *congruere*, « s'harmoniser/ être en harmonie avec », et ne pouvait pas être le sujet de *congruebat*. De même, si *crurum* pouvait à la rigueur se faire grammaticalement le complément de *formae*, « sa maigreur contrastait/s'accordait moins avec la beauté de ses jambes », la structure de la phrase et le sens n'y invitaient guère.

sed ea quoque paulatim repleta assidua equi uectatione post cibum.

Le sens de cette proposition a été généralement compris, même si le détail de la construction syntaxique a pu résister à l'analyse dans de nombreuses copies. Le pronom anaphorique *ea* reprenait *gracilitas* et se voyait complété par l'adverbe *quoque*. Il gouvernait le verbe au parfait passif *repleta*, privé de son auxiliaire (*est*), et que précisait *paulatim* : « mais elle aussi s'étoffa progressivement ». Le syntagme *assidua equi uectatione* servait de complément d'agent ou de moyen, « grâce à une pratique assidue de l'équitation ». Avec *post cibum*, il n'était pas question de gibier, de chasse, ni de nourriture pour le cheval, mais du moment de la journée : « après le repas », « après manger ». *Post* avait une valeur temporelle et non locative. De manière judicieuse, certains candidats se sont servis de cette phrase dans le commentaire, pour montrer comment le portrait renchérisait ici sur les qualités de Germanicus, apte à corriger par l'exercice et la volonté l'un des rares défauts dont l'avait affligé la nature.

Hostem comminus saepe percussit.

Ce passage ne présentait pas de difficulté. Nous avons accepté « son ennemi » ou « ses ennemis » pour *hostem*, et « au corps-à-corps » pour *comminus*, « de près ». *Saepe* a été souvent (!) oublié. De nombreux candidats ont traduit le parfait par un imparfait itératif. Rappelons enfin qu'en français l'usage du passé composé ou du passé simple pour traduire le parfait latin n'est pas indifférent : le passé composé est un temps du discours, le passé simple un temps du récit. Dans le contexte d'un portrait, le passé simple convenait bien mieux.

Orauit causas, etiam triumphalis ;

L'expression idiomatique *causam orare*, « plaider une cause » devrait être connue de tout latiniste, même moyen, ce qui aurait évité les erreurs du type « il parla », « il s'exprima », etc. L'adjectif *triumphalis* n'était pas un accusatif en *-is*, complétant *causas*, mais une apposition au sujet, avec nuance concessive marquée par l'adverbe *etiam* : « même après avoir reçu les honneurs du triomphe ». La traduction « même triomphant » n'avait pas beaucoup de sens. Suétone souligne ici la modestie du personnage qui, indifférent aux marques de gloire apportées par ses conquêtes militaires, entend retourner à la vie civile.

atque inter cetera studiorum monimenta reliquit et comoedias Graecas.

Ce passage a donné lieu à des interprétations contradictoires, certains y voyant un Germanicus hostile à la culture grecque, les autres un Germanicus philhellène. C'était bien sûr la seconde solution qu'il fallait adopter. La difficulté était ici le *et*, qui n'est pas une coordination mais un véritable adverbe, « aussi », « également ». Il permettait de comprendre que l'expression *inter cetera studiorum monimenta*, « et entre autres témoignages de ses activités intellectuelles », constituait un ensemble dont on soulignait un élément remarquable : « il laissa également des comédies grecques ». *Reliquit* a ici le sens de « laisser à la postérité », « léguer ».

Domi forisque ciuilis

De nombreuses erreurs ont été notées dans ces trois termes, souvent au mépris des déclinaisons. *Ciuilis* ne peut en aucun cas être accolé à *foris*, interprété par beaucoup de candidats comme l'ablatif pluriel de *forum*, « place publique », morphologiquement possible, ou de *foris, is*, « porte », rigoureusement impossible, de surcroît avec *domi* pour complément, malgré la présence du *-que*. Il faut comprendre que *domi* était un locatif, qui formait locution avec l'adverbe *foris*, « chez lui et à l'extérieur ». L'adjectif *ciuilis* était une apposition au masculin singulier au sujet sous-entendu de *adibat*, Germanicus. Nous avons accepté les deux sens de *ciuilis*, à la fois « simple citoyen » et « affable, doux ».

libera ac foederata oppida sine lictoribus adibat.

Aucune difficulté dans cette proposition. Le verbe *adibat*, qui ne signifiait pas « se diriger vers », adoptait ici la construction transitive avec un COD, *libera ac foederata oppida*, « se rendre dans des places fortes libres et alliées ». Comme cela a été vu par plusieurs

commentaires, l'absence de licteurs, qui accompagnent normalement le magistrat supérieur doté de l'*imperium*, marque l'humilité de Germanicus, qui ne souhaite pas afficher les marques de son pouvoir.

Sicubi clarorum uirorum sepulcra cognosceret, inferias Manibus dabat.

Sans difficulté syntaxique insurmontable, la phrase a pourtant donné lieu à de graves erreurs. *Sicubi* signifiait « si en quelque endroit ». *Cognosceret* avait son sens de « reconnaître » et l'imparfait marquait la répétition. *Inferias* désigne les offrandes funéraires. Quant à *Manibus*, au pluriel, il ne fallait pas le rattacher à *manus*, la main, puisqu'il y avait une majuscule, et encore moins à *Mannus*, le dieu des Germains, impossible morphologiquement : il devait être interprété comme le datif de *Manes*, *-ium*, les Mânes, c'est-à-dire les morts, dont les Romains pensaient qu'ils s'apparentaient à des sortes d'entités démoniques, d'où les offrandes propitiatoires. Le contresens impliquant *Mannus*, repris malheureusement dans certains commentaires, a suscité des interprétations erronées, qui imaginaient que Germanicus allait rendre hommage à la tombe de ses ennemis germains. Il fallait également penser à rajouter un adjectif possessif en français, « à leurs Mânes », dans la mesure où les offrandes n'étaient pas faites aux morts en général, mais spécialement aux *clari uiri* dont Germanicus visitait les sépulcres.

Caesorum clade Variana ueteres ac dispersas reliquias uno tumulo humaturus colligere sua manu et comportare primus adgressus est.

Plus délicate, la dernière phrase exigeait une analyse syntaxique rigoureuse. Le plus simple était de partir du verbe *adgredior*, qui ne signifiait pas « marcher vers », mais avait son sens abstrait d'« entreprendre » (bien attesté dans le Gaffiot), et se voyait complété par deux infinitifs, *colligere* et *comportare*, « rassembler » et « transporter ». *Primus* ne voulait pas dire « d'abord », comme s'il y allait avoir ensuite d'autres actions, mais, adjectif apposé au sujet sous-entendu, il était à traduire par « le premier ». *Sua* dans l'expression *sua manu* devait être renforcé en français : « de sa propre main ».

Colligere et *comportare* recevaient comme COD *reliquias*, « les restes », « les dépouilles », mais certainement pas « les reliques », terme trop connoté, ainsi que nous l'avons trop souvent lu. Le substantif *reliquias* était précisé à la fois par deux adjectifs, *ueteres ac dispersas*, mais aussi par un participe passé substantivé au génitif, *caesorum*, de *caedo*, *is*, *ere*, « tuer, assassiner » : « les restes anciens et dispersés des <soldats> tués ». Il n'était nullement question de vétérans, de Césars (la forme aurait été *Caesarum*) ni de

quelconques bourreaux. *Clade Variana*, complément circonstanciel de temps à l'ablatif, précisait les circonstances de la mort des soldats en question : comme le précisait la note, il s'agissait de la défaite ou du désastre de Varus (*Varianus* = ce qui appartient à Varus, de Varus), et non d'une étrange bataille de Variana (*sic*), comme l'ont écrit de nombreux candidats.

Enfin, l'expression *uno tumulo humaturus* permettait de comprendre le sens symbolique du rituel auquel se livrait Germanicus. Le participe futur *humaturus*, apposé au sujet sous-entendu, prenait une valeur finale, « pour les enterrer », « avec l'intention de les enterrer ». Rappelons que le participe futur a un sens actif et qu'il était impossible de le traduire par un participe parfait passif au pluriel « enterrés ». *Uno tumulo* renforçait l'idée comprise dans *comportare* : « dans un unique tombeau ». L'ablatif, là où l'on aurait plutôt attendu un accusatif, puisqu'il y a changement de lieu, n'a guère posé de difficulté dans les traductions. Le latin connaît effectivement ces hésitations entre les deux cas : Cicéron construit par exemple *includere* avec l'ablatif *in cella* (*Philip.*, 3, 30) ou avec l'accusatif *in equum Troianum* (*ibid.*, 2, 13). D'un point de vue sémantique, l'ablatif est sans doute plus proche ici de l'instrumental que du locatif.

Commentaire

Rappelons tout d'abord les attendus au plan formel d'un commentaire : celui-ci doit comporter une introduction où problématique et plan choisi par le candidat, qu'il soit linéaire ou composé, sont explicités ; si le plan du texte commenté n'est pas obligatoire, celui du commentaire l'est. L'introduction doit également situer l'extrait par rapport à l'ensemble d'une œuvre bien connue comme *Les Vies des douze Césars* de Suétone, ou encore dans son époque ; rappelons à ce sujet que Suétone raconte le destin de la dynastie des Julio-Claudiens, à cheval sur le 1^{er} siècle avant J.-C. et sur le 1^{er} siècle après J.-C., puis de la dynastie des Flaviens, qui règnent de 69 à 96, mais qu'il publie ses *Vies* entre 119 et 122 sous le règne d'Hadrien, au 2^e siècle après Jésus-Christ. Il importe de ne pas négliger la chronologie ; ainsi, Pline le Jeune, mort en 113 sous le règne de Trajan, ne prend pas modèle sur les *Vies* de Suétone, comme on a pu le lire. Enfin, en cas d'hésitation, mieux vaut renoncer à se lancer dans une allusion culturelle incertaine : Suétone n'est pas « affilié à la réception du courrier », mais responsable de la correspondance impériale, et Germanicus n'est pas un plébéien ; il est par ailleurs inepte d'affirmer qu'il n'est pas de « sang royal » : il n'y a pas de roi à Rome sous

l'Empire ; rappelons qu'il est le neveu de Tibère, et qu'il appartient donc à la famille du *princeps* Auguste.

Il convient également de se méfier des homonymes.

Germanicus, né en 15 av. J.-C. et mort en 19, sous le règne de Tibère, s'appelle Drusus Nero. On ne doit pas pour autant l'identifier à Néron, *princeps* de 54 à 68 ! Certains, confondant les deux hommes, appliquent à Néron l'éloge de Germanicus, et, refaisant l'histoire, affirment que Néron est empoisonné par Pison et regretté par la population romaine, négligeant la *damnatio memoriae* dont il fut victime après sa mort. L'assassin de Germanicus, Pison, gouverneur de Syrie en 19, se trouve, par la même occasion, confondu avec l'initiateur de la conjuration dite de Pison, qui tenta de renverser Néron en 65...

Et le père de Néron, Domitius, est à son tour confondu avec Domitien, fils de Vespasien, empereur de 81 à 96...

Les correcteurs se rendent bien compte que les erreurs de traduction entraînent des difficultés de compréhension. Des choix effectués dans la traduction de la version peuvent avoir des incidences fâcheuses sur le commentaire. Ainsi, l'expression *clade Variana*, suite à une mauvaise utilisation du dictionnaire et à une méconnaissance historique, est comprise comme une allusion à la ville de Variana, en Mésie, alors qu'elle renvoie à la défaite de Varus à Teutoburg en 9 face aux Germains. Il en va de même pour *Manibus*, traduit par « le dieu germain Mannus », ou encore par « de ses mains » alors qu'il s'agit des dieux Mânes, auxquels Germanicus offre des sacrifices.

Le commentaire ne saurait seulement paraphraser le texte, mais doit servir la démonstration du candidat, en prenant appui sur des citations du texte commenté, à la fois en latin et en traduction. Soulignons également que le lexique relatif à la thématique doit être soigneusement maîtrisé : « éloge » et « hymne » sont des noms masculins et non féminins, « encomiastique » et « dithyrambique » méritent d'être correctement orthographiés. Enfin, le jury rappelle qu'une relecture finale de la copie permet d'éviter nombre d'erreurs orthographiques ou de ponctuation, car il est évidemment sensible à la qualité de la langue mise en œuvre, et ne peut pas ne pas sanctionner les erreurs morphologiques et syntaxiques quand elles sont trop nombreuses. Il convient encore d'éviter les expressions à la mode, trop contemporaines pour être adaptées à l'analyse du monde antique ; ainsi, « fédérer le collectif

autour de notions communes » ne nous semble guère académique et ressortit davantage au commentaire sportif.

Si l'épreuve de commentaire suppose des connaissances en histoire littéraire et en culture antique, le jury attend avant tout des candidats non qu'ils plaquent leurs connaissances, aussi appréciables soient-elles, mais qu'ils les utilisent pour corroborer leur argumentation. Le candidat peut en effet être tenté de citer des éléments de cours tels quels, sans tenir compte du texte proposé. Les commentaires ainsi traités encourent les risques suivants : d'une part, ils tendent à la dissertation, se révèlent trop théoriques, parfois jargonnants, tentant de mettre en valeur l'emploi d'un vocabulaire impropre ou pédant parce que mal maîtrisé, et oublient d'analyser le texte lui-même au profit de l'étude d'un genre (l'écriture de l'histoire, le genre épideictique...) ou d'exemples hors sujet (Alexandre, Trajan, Verrès) ; il convient de viser la simplicité dans l'expression pour éviter toute ambiguïté dans la lecture du correcteur, et de toujours s'appuyer sur le texte (latin) ; l'absence de citation et d'analyse du texte latin est nécessairement sanctionnée, de même que la simple paraphrase ; il en va de même pour la séparation artificielle du fond et de la forme.

D'autre part, le candidat court le risque d'appliquer au texte commenté une grille de lecture inappropriée ; ainsi, de trop nombreuses copies envisagent le portrait de Germanicus comme un « éloge paradoxal », probablement par référence à des textes abordés en cours pendant l'année de préparation du concours ; or, l'éloge de Germanicus n'a rien de paradoxal, il peint le portrait du prince idéal, que les Romains regrettent durablement, confrontés à la décadence du pouvoir dans la dynastie julio-claudienne, selon Suétone.

En effet, le texte proposé était extrait de l'incipit de la *Vie de Caligula* de Suétone et s'intéressait non pas à la vie de l'empereur Caligula, mais à la mort de son père, Germanicus, qui n'accéda jamais au principat : plutôt que d'énumérer la liste des Julio-Claudiens et la date de leur règne, ou de s'égarer dans des développements hors sujets sur Auguste, Tibère ou Caligula, les bonnes copies se sont interrogées sur la nature et la fonction de ce texte qui présentait les caractéristiques d'une *laudatio funebris* ; l'éloge de celui qui ne fut jamais empereur malgré ses qualités exceptionnelles, permettait à Suétone – qu'on ne saurait à proprement parler qualifier d'historien –, de définir *en creux* les qualités d'un bon prince, et de charger le fils de Germanicus dont le principat fut tristement célèbre. La nature encomiastique du texte aurait dû permettre aux candidats de ne pas se fourvoyer à chercher une prétendue objectivité de l'écriture de l'historien, mais de démontrer combien l'écriture dépouillée de Suétone et l'utilisation d'une anecdote soigneusement choisie faisaient sens, et

relevaient d'une réflexion générale sur le prince, ce qui est, rappelons-le, un des objectifs des biographies de Suétone.

Suétone choisit d'écrire par rubriques : la description physique et morale de Germanicus était suivie d'un paragraphe relatif à l'opinion et l'attitude de la foule à son égard ; le texte s'achevait sur l'émotion provoquée par sa mort qui confère à l'extrait une dimension tragique. Germanicus est présenté comme *exemplum*, voire *monumentum*, de par l'énumération de ses nombreuses qualités, et incarne, tout soldat qu'il soit, les valeurs romaines de *concordia*, *fides* et *clementia*. Certains candidats ont interprété le détail physique d'une jambe gracile que la persévérance et l'endurance de Germanicus ont permis au contraire de renforcer ou sa clémence à l'égard de Pison comme critiques, et ont pensé, à mauvais escient, que Suétone présentait un éloge paradoxal. Le relevé des champs lexicaux est intéressant pourvu qu'il serve la démonstration. Par ailleurs, les candidats ne doivent pas surinterpréter les sonorités : dans le premier paragraphe, l'allitération en /m/ n'est pas tant le signe de l'éloge que la marque de l'accusatif répété dans l'énumération des qualités de Germanicus. En revanche, l'étude des procédés de l'éloge au sein d'une écriture dépouillée (hyperbole, énumération, parallélisme, juxtaposition ou subordination, place privilégiée de mots, etc.) servait l'efficacité de la démonstration. Les blâmes de Pison et de Varus valorisaient, par antithèse, les qualités de Germanicus. Quant aux hésitations d'Auguste et de Tibère dans la désignation de leur successeur, elles permettaient à Suétone d'interroger ironiquement les motivations des deux empereurs et de souligner les complots de la cour dans la mise en place du système du principat.

Le renversement des valeurs dans l'empire romain à l'annonce de la mort de Germanicus qui conduit au chaos et la description hyperbolique de l'affliction du monde barbare, présenté comme civilisé, portaient à son paroxysme l'expression élogieuse de la personnalité exceptionnelle de Germanicus et interrogeaient le destin de l'empire romain et l'évolution du principat. Certains candidats y ont vu, de façon erronée, l'intention de Suétone de présenter Germanicus comme figure christique.

Il était essentiel d'aborder les points suivants, en s'appuyant sur le texte latin.

Il convenait d'analyser avec précision le portrait de Germanicus, qui associe qualités physiques et morales (*omnes corporis animique uirtutes*) plus que quiconque (*quantas nemini cuiquam*) ; les caractéristiques physiques sont peu développées (*forma*), mais leur association avec des qualités morale (*fortitudo*), intellectuelle (*ingenium*) ou affective (*beniuolentia*) dans les premières lignes du texte souligne la supériorité de Germanicus dans tous les domaines de

l'activité humaine. Après avoir établi une liste des qualités qu'il manifeste à un degré supérieur (série d'adjectifs mélioratifs : *egregius, praecellens, mirus, efficax*), Suétone définit la personnalité de Germanicus, soucieux de perfectibilité au point de compenser par l'exercice physique les défauts dont la nature l'a affligé ; il en va ainsi de l'entraînement quotidien (*post cibum*) à cheval, qui lui permet d'atténuer la maigreur de ses jambes.

Suétone construit enfin un portrait en actes, qui développe les qualités énumérées plus haut, dans le même ordre (*fortitudo, ingenium, benivolentia*) citant les différents domaines d'activité où il excelle, soulignant ainsi la diversité de ses capacités : la guerre (ne pas faire de Germanicus un pacifiste, comme on l'a lu...), l'éloquence, la littérature (Germanicus laisse des écrits littéraires, notamment en grec, langue de culture), la simplicité (malgré les honneurs, Germanicus sait agir en simple citoyen, quand il plaide une cause, ou quand, magistrat, il abandonne ses licteurs pour éviter de manifester ouvertement son *imperium* dans les cités qu'il visite), la piété. Dans ce cas précis, la généralité (*inferias Manibus dabat*) se trouve renforcée par un exemple précis (les funérailles des soldats de Varus tombés au combat). La dernière qualité est la bienveillance (*lenis, innoxius*) envers ses adversaires (*obrectatores*), exercée jusqu'à son point ultime vis-à-vis de son pire ennemi, Pison. Pas de contresens : Suétone ne critique pas la naïveté que certains ont cru déceler dans le comportement de Germanicus, mais bien au contraire loue la modération dont il sait faire preuve, suspendant son jugement aux preuves tangibles de la culpabilité de Pison (*non prius... quam*), et retenant ses coups (*ne tunc quidem ultra progressus quam ut...*) pour confier le châtement de Pison à ses proches (*si quid sibi accideret*). Exempla (rappelons qu'*exempla* est le nominatif pluriel du neutre *exemplum*), Germanicus respecte le *mos maiorum*.

La métaphore végétale (*fructum uberrimum*) fait de la popularité de Germanicus le résultat des qualités (*uirtutes*) énoncées plus haut, assurant ainsi une transition entre son portrait et l'étude du jugement de ses compatriotes. Le lien logique est souligné par l'usage de la structure consécutive de la phrase n° 4 (*sic ut* + subjonctif à deux reprises). Le panorama des admirateurs de Germanicus commence avec le *princeps*, Auguste, puis s'étend à la foule en général et enfin à l'armée et à l'ensemble des Romains ; dans ces deux derniers cas, Suétone observe les signes inquiétants de l'idolâtrie générée par cette popularité hors-norme : agitation de la foule (*turba*), capable d'étouffer Germanicus par fanatisme, désobéissance de l'armée venue à sa rencontre (subordonnée concessive : *quamuis pronuntiatum est, ut duae tantum modo exirent*).

Suétone dévoile ensuite la stratégie politique d'Auguste, confronté à la nécessité d'établir une procédure dynastique, songeant à faire de Germanicus son héritier, avant de choisir Tibère (probablement pour respecter le rang familial de ce dernier, fils de Livie et oncle de Germanicus). Toutefois, en faisant de Tibère un successeur de second choix et en signalant la contrainte exercée sur lui de façon autoritaire durant l'adoption de Germanicus (adjectif verbal d'obligation *adoptandum* : les correcteurs ont pu lire que Tibère adopte Germanicus par amour !), Suétone établit de façon implicite une rivalité entre les deux hommes, susceptible d'entraîner l'assassinat de Germanicus. Trop souvent, l'aspect politique s'est trouvé négligé : l'exemplarité de Germanicus en fait un héritier possible retenu par Auguste, mais rappelons qu'il ne fut jamais *princeps* du fait de sa mort prématurée, contrairement à ce que le jury a pu lire.

Enfin, la mort de Germanicus renforce sa popularité (les comparatifs *maiора et firmitiora*) et l'émotion dégénère en un sentiment de révolte, traduit par des actes d'impiété ou de violence : assaut contre les temples, destruction d'autels, abandon des dieux familiaux, infanticide ; la mort de Germanicus est ressentie comme la perte d'un proche et fait perdre tout espoir aux Romains, qui renient les dieux, qui semblent les abandonner, et n'envisagent aucun avenir pour leur progéniture ; Suétone semble ainsi signaler chez les Romains, conscients d'une occasion manquée, une forme d'appréhension justifiée de l'avenir funeste que leur réservent les règnes de Tibère et de Caligula : placé en préambule de la *Vie de Caligula*, l'éloge de Germanicus souligne par contraste la dérive tyrannique de son fils. L'adulation et le deuil général paraissent tellement excessifs et incroyables que Suétone ressent le besoin de justifier leur évocation par la multiplication des témoignages : *ut plurimi tradant, ferunt*.

S'exprime ainsi le regret du *princeps* idéal, perdu pour Rome, mais plus largement pour le monde, comme l'indiquent les signes de chagrin cités sous forme de gradation parmi les peuples étrangers : les barbares cessent de guerroyer par sympathie, les rois manifestent les signes du deuil et le roi des rois suspend les affaires (*iustitium*). Ainsi, le deuil et le regret d'un règne qui n'est pas advenu sont universels.

Plusieurs candidats ont su percevoir avec finesse les différents enjeux de cet éloge de Germanicus et mettre en valeur sa richesse interprétative : le jury les en félicite.